Ami du Clergé du 11 décembre 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour les dimanches de l'Avent. — IV. L'accomplissement des prophéties, 737.
Petits prônes. — IV. *4e Dim. de l'Avent :* La mission du messager, 739. — V. *Noël :* Gloire à Dieu, paix aux hommes, 740.
Pour la fête de S. Etienne. — L'excellence de sa charité, 742.
Instructions à des collégiens. — XII. La fête de Noël, 745.
Conférences aux hommes *(fin)*. — X. Comment surnaturaliser sa profession, 748.

POUR LES DIMANCHES DE L'AVENT

IV

L'ACCOMPLISSEMENT DES PROPHÉTIES

Mes frères,

Tout le dessein de l'Eglise, pendant le temps de l'Avent, est de disposer nos âmes à recevoir le Sauveur qui va venir. C'est à réveiller notre foi à l'humanité et à la divinité du Messie que l'Eglise s'attache, la fermeté et l'ardeur de notre foi en cette double qualité du Rédempteur étant assurément la meilleure de toutes les préparations à la faveur de sa visite et le moyen le plus assuré pour nous d'en tirer tout le profit convenable.

Dans l'Evangile des trois dimanches précédents, elle l'a fait à l'aide de plusieurs arguments : le premier a été la considération du double avènement de Jésus, le second le nombre et la nature des prodiges accomplis par lui ; l'attente des nations, écho d'une promesse divine datant des origines de l'humanité, nous a fait ensuite comprendre que seul un Dieu-Homme était capable d'opérer notre Rédemption. Aujourd'hui le même but est atteint par l'examen de deux prophéties dont l'Eglise nous montre l'accomplissement dans l'Evangile que nous venons de lire.

C'est au développement de cette quatrième preuve que nous allons consacrer cet entretien.

I

Il n'y a que Dieu qui puisse connaître l'avenir avec certitude et précision. Ceci est surtout vrai quand il s'agit d'un avenir fort lointain et parfaitement indépendant des causes qui agissent en ce monde. Il suit de là que c'est Dieu lui-même qui annonce par ses Prophètes le Messie qu'il a promis, Dieu qui annonce par ses Prophètes l'époque et les circonstances de son apparition et les œuvres qu'il doit accomplir sur la terre. De tout ceci il suit encore que celui qui démontre par ses œuvres la réalisation des prophéties divines en sa personne, celui-là est véritablement ce qu'annoncent ces mêmes prophéties, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, qu'il est l'Homme-Dieu promis et attendu, qu'il est le Messie que nous avons le devoir de reconnaître et d'adorer.

Quels sont donc les oracles divins relatifs au Rédempteur, à l'aide desquels l'Eglise nous démontre en ce jour, parce qu'ils se sont accomplis en sa personne, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout à la fois ? Ces prophéties se sont-elles véritablement accomplies en lui et par lui ? Ces prophéties s'adressent-elles à la divinité et à l'humanité de ce même Jésus ? C'est ce que nous allons voir.

Le saint vieillard Jacob, se sentant près de mourir, réunit ses enfants autour de son lit et leur dit : « Je vais me réunir à mon peuple. Rassemblez-vous donc, afin que j'annonce ce qui doit arriver dans les derniers jours » (Gen., XLIX, 1). Alors, après avoir prédit à chacun son avenir et sa destinée, arrivé à Juda, le Patriarche prononce sur sa tête ces mémorables paroles : « Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne Celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. » *(Ibid.*, 10). Ainsi, au moment où l'hérédité patriarcale se subdivise en douze branches, la branche où naîtra le Messie est désignée : c'est celle de Juda ; et l'époque de l'apparition du Messie est marquée d'un signe que la postérité retiendra : c'est quand le sceptre sera ôté de Juda et le chef de sa race, que, selon la prédiction de Jacob, le Messie fera son apparition ici-bas.

Or, c'est l'accomplissement de cette antique prophétie dans la personne de Jésus-Christ que nous montre l'Evangile de ce jour. S. Luc ne se contente pas de nous dire que Jean-Baptiste vint sur les rives du Jourdain pour prêcher la pénitence, il précise encore l'année où s'accomplit cette prédication : ce fut la quinzième année du règne de Tibère César, successeur de l'empereur Octave Auguste. L'intention de l'évangéliste, en nous donnant ces détails, est manifeste : les temps sont révolus, les prophéties réalisées. Car S. Luc ajoute un autre détail, à savoir que la prédication de Jean-Baptiste eut lieu *alors que Ponce-Pilate était gouverneur de la Judée.* Pourquoi cette circonstance particulière, sinon pour nous marquer du même coup l'accomplissement de la prophétie de Jacob et son accomplissement en Jésus ?

Au moment où le Sauveur vint au monde, c'était Hérode, Iduméen de nation, qui occupait le trône de Judée. Il s'y était assis avec l'agrément et la faveur des Romains, dont la Judée était tributaire, après en avoir dépouillé les rois légitimes de la famille des Macchabées. Hérode eut pour successeur, sur ce même trône de Judée, son fils Archélaüs. Mais celui-ci s'étant rendu odieux aux Juifs par son gouvernement, il s'en vit dépouillé, à leur demande, par les Romains, et mourut en exil, en France. Après Archélaüs, la Judée n'eut plus de gouverneur stable, les Romains lui envoyant pour chefs des personnages qu'ils révoquaient à volonté, selon leur bon plaisir. Or, au temps où commença la prédication de Jean-Baptiste, c'était Ponce-Pilate qui gouvernait le pays au nom des Romains, celui-là même qui, trois ans plus tard, condamnera Jésus à mort.

Le but de S. Luc se révèle donc ici clairement. Par la mention qu'il fait de ce chef d'origine étrangère, au moment où s'ouvre la prédication de Jean, dernier signe avant-coureur du Messie, il veut nous donner à entendre que le sceptre étant sorti de Juda et le chef de sa race, c'était l'heure marquée pour l'apparition de « Celui qui devait être envoyé et qui serait l'attente des nations. » Par là il nous révèle comment Jean-Baptiste est dans son rôle de Précurseur, quand il dit à ses disciples et aux foules, en leur montrant Jésus de Nazareth : « *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi.* Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. » Ou encore : « *Medius vestrum stetit quem vos nescitis.* Il y en a un au milieu de vous que vous ignorez ; c'est celui-là même qui doit venir après moi et qui est avant moi. »

II

Une autre prophétie non moins célèbre, à laquelle fait allusion l'Evangile de ce jour, prophétie manifestement accomplie en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, c'est celle qui est renfermée dans ces paroles : « *Videbit omnis caro salutare Dei.* Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu. »

S'adressant à Abraham, à l'heure où il lui demande un premier sacrifice, celui de sa famille et de sa patrie, Dieu lui dit : « Sors de ta terre et de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai... Et en toi seront bénies toutes les nations de la terre. » (Gen., XII, 1-3). Plus tard, quand la volonté du saint Patriarche s'est montrée plus attachée encore à la volonté de son Créateur, par l'acceptation généreuse d'un plus grand sacrifice, celui de son fils, Dieu renouvelle, en la développant encore, la même promesse à son fidèle serviteur. Cette fois, non seulement Dieu dit à Abraham qu'en lui seront bénies toutes les nations, mais il lui marque le moyen de cette bénédiction qui, de lui, se répandra sur l'universalité des peuples : « Je l'ai juré par moi-même ; parce que tu as fait cette chose et que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai, et en ta race seront bénies toutes les nations de la terre. » (Gen., XXII, 16-18). C'est par son sang que les richesses, les bienfaits de la bénédiction divine arriveront aux plus lointaines générations. Cette promesse faite à Abraham avec la solennité du serment, Dieu la fait de nouveau à Isaac et à Jacob, en y ajoutant à chaque fois des traits nouveaux, plus caractéristiques, et une nouvelle précision. Toutes les nations doivent être bénies en Abraham.

Mais, chose étrange ! c'est à l'heure même où il promet à Abraham de bénir en lui toutes les nations, que Dieu les déshérite toutes de son alliance et les abandonne à l'idolâtrie. Procédé vraiment surprenant de la part de Dieu ! C'est au moment même où il promet avec serment à son Patriarche le Messie en qui tous les peuples doivent être bénis, que Dieu semble en réserver la connaissance à une seule race, choisie et privilégiée entre toutes, et qu'il l'isole en ce monde. Car enfin, si toutes les nations sont au Seigneur, une seule toutefois, à savoir la nation juive, sera pour des siècles, et cela à l'exclusion de toute autre, le peuple de Dieu. De façon qu'à en juger par les apparences, les promesses divines recevront ici, de sa conduite, le plus éclatant démenti.

Cependant la volonté divine est ferme et immuable. Ce qu'elle a promis s'accomplira, malgré toutes les apparences contraires, et c'est bien dans la race d'Abraham que toutes les nations de la terre seront bénies. Et afin qu'Israël sache que les promesses divines ne sont pas vaines, ce qu'il a dit au premier ancêtre de ce peuple, Dieu le répète au plus grand de ses Prophètes : « *Videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est.* Toute chair verra ce que Dieu a promis. » C'est indubitablement la promesse faite par Dieu à Abraham qu'Isaïe rappelle ici, 500 ans avant l'apparition de Celui en qui et par qui la grâce doit devenir le patrimoine, non plus d'un seul peuple, mais de toute l'humanité déchue. Et c'est pour préciser le sens de cette parole, qu'à son tour Jean-Baptiste répète sur les bords du Jourdain, en la précisant, la promesse divine dont l'accomplissement va inaugurer pour le monde une économie nouvelle dans l'ordre surnaturel de la grâce, dans le salut des hommes : « *Videbit omnis caro salutare Dei.* » Abraham, Isaïe, Jean-Baptiste, à de longs siècles d'intervalle, se portent garants de la même promesse et sont les témoins de la même espérance.

L'opposition entre les promesses de Dieu et sa conduite ne saurait donc être qu'apparente. Et de fait, quand il resserre pendant 2000 ans le grand courant du salut et de l'ordre surnaturel dans les étroites limites d'une seule race et du sol qu'elle occupe ici-bas, savez-vous ce que Dieu prétend ? Il prétend, dans sa sagesse et aussi dans son amour pour nous, se ménager un signe de plus en faveur de son Fils. C'est quand la bénédiction de Dieu passera du peuple juif à tous les peuples, que le Messie promis sera là. C'est quand la foi d'Abraham aura raison, quand effectivement tous les peuples de la terre seront bénis en sa race, « *in semine tuo,* » qu'il sera temps de saluer, dans l'auteur de cette prodigieuse révolution, l'envoyé de Dieu. L'accomplissement de la promesse divine en lui et par lui le désignera aux yeux de tous comme le Messie promis. Cette merveilleuse substitution de tous les peuples à un seul peuple dans la grâce surnaturelle, dans l'alliance divine, c'est le grand signe que Dieu prépare pour le moment de l'apparition de son Fils, le grand coup d'éclat qui doit le signaler, l'argument décisif que Dieu tient en réserve pendant 2000 ans, pour nous le révéler et nous gagner à sa foi.

Or, ce changement dans l'économie de la grâce et dans sa dispensation est depuis longtemps un fait accompli. S. Paul ne nous dit-il pas « que les nations qui ne cherchèrent point la justice, ont atteint la justice, et la justice qui vient de la foi ; Israël au contraire, en poursuivant la loi de la justice, n'est point parvenu à la loi de la justice... car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement. » (Rom., IX, 30-32). Et cette substitution de toutes les nations à une seule dans l'alliance de Dieu, dans ses promesses, dans son obéissance, dans son salut,

qui donc l'a accomplie ? C'est Jésus : « *Gratia Dei per Jesum Christum.* » (Rom., VII, 25). Tous, nous en sommes les témoins.

En Jésus et par lui s'est donc accomplie la deuxième prophétie contenue dans l'Evangile de ce jour : « *Omnis caro videbit salutare Dei.* » Il est donc le Dieu-Homme dont nous parlent les mêmes prophéties. C'est donc un Sauveur Dieu et homme que la Sainte Eglise présente encore en ce jour à notre foi. Il faut bien que ce Sauveur dont parlent les prophéties soit un homme ; comment sans cela serait-il de la race d'Abraham, de son sang ? Ce Sauveur est Dieu aussi, puisqu'il sera le Sauveur de Dieu pour toute chair, comme nous le dit Jean-Baptiste après Isaïe. Or, tous nous savons que Dieu seul peut sauver ce que seul il a pu créer. Notre réparation n'étant au pouvoir d'aucune autre main, il n'appartient qu'à un Dieu de l'accomplir.

Concluons que c'est encore à la foi en l'humanité et en la divinité du Messie, que nous prépare l'Evangile de ce quatrième dimanche, pour nous préparer à sa nativité.

* *

Ah ! m. f., réveillons notre foi, entrons dans toutes les intentions de l'Eglise sur nous quand elle nous rappelle le double caractère du Messie, dont elle attend la bienheureuse nativité. Puisque celui qui va venir est homme, aimons-le. Puisqu'il est Dieu, adorons-le ; approchons-nous de lui, de sa crèche, de son berceau avec respect et amour.

Si nous avons pour sa personne le respect auquel il a droit en tant que Dieu, nous éloignerons de nos âmes les souillures du péché. Le péché est le seul ennemi de Dieu, sa souillure la seule laideur qui offense les regards de Dieu en nous, le seul désordre que sa vue ne puisse souffrir en nous ; le péché seul nous rend méconnaissables à ses yeux.

Enfin, si nous avons pour sa personne l'amour auquel il a droit comme homme, quels sacrifices cet amour ne nous rendra-t-il pas légers, faciles ? Que pèsent les sacrifices de nos passions, que coûtent les efforts qu'imposent l'accomplissement du devoir et la pratique de la vertu, à côté des sacrifices et des travaux que ce Sauveur Dieu et homme accepte pour nous ? Oui, croyons fermement. Mais surtout demandons-lui d'accroître notre foi, puisque cette foi est sans contredit la meilleure disposition pour saluer sa naissance parmi nous. Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

IV

4e Dimanche de l'Avent

LA MISSION DU MESSAGER

Sur un ton solennel et avec la netteté des inscriptions lapidaires qui rappellent aux générations futures une date mémorable, S. Luc nous fixe l'époque où Jean-Baptiste inaugura son immortelle mission, prélude du Royaume des cieux que Jésus allait constituer. Le premier, il venait apporter aux hommes la bonne nouvelle : « Celui que vous attendez depuis quatre mille ans m'envoie vers vous, pour vous annoncer qu'il arrive sans plus tarder ; préparez-vous à le recevoir. »

I

En ce temps-là, c'est-à-dire au moment où s'ouvrait la mission de Jean-Baptiste, l'empereur Tibère César gouvernait depuis quinze ans. Le pays juif portait la marque de la domination romaine. Il était divisé en plusieurs principautés : la Judée était gouvernée directement par le procurateur Ponce-Pilate représentant le pouvoir central ; sous sa tutelle, les trois fils d'Hérode le Grand, Hérode, Philippe et Lysias, régnaient en Galilée, en Trachonite et en Abilène. Quant au pouvoir religieux, il avait alors à sa tête deux grands-prêtres au lieu d'un seul légitime : c'étaient Anne et Caïphe, les tristes personnages de la Passion. Chefs du culte, ils présidaient l'assemblée nationale du Sanhédrin dont ils inspiraient les actes. Pharisiens de haute marque, ils sont les grands responsables du déicide.

Anne était en réalité le seul grand-prêtre légitime. Destitué de sa charge par le procurateur romain, il garda néanmoins à côté du grand-prêtre Caïphe nommé par Rome, une autorité réelle et respectée des Juifs. C'est ainsi qu'il put y avoir deux grands-prêtres au lieu d'un seul autorisé par la loi juive que Rome avait violée.

Ainsi donc, l'Evangile de ce jour, voulant situer et dater la grande mission du Précurseur, nous fait connaître le pouvoir qui régit l'univers et commande en Judée. Ces détails indiquent l'époque de l'événement, son importance et facilitent l'intelligence du récit qui va suivre.

Mais quel était ce personnage mystérieux dont la prédication exerçait une telle influence sur les foules et rappelait celle des anciens prophètes ? Prophète, Jean-Baptiste l'était ; il leur était même supérieur à tous, car sa mission était de dévoiler la présence de celui qu'ils n'avaient fait que prédire. Il avait dû sa naissance à un miracle. Les prodiges qui s'étaient produits alors avaient ému les montagnes de la Judée, dont les échos répétaient : « Quel sera cet enfant de bénédiction qu'un ange du ciel a promis au noble Zacharie, prêtre de Jéhovah ? »

L'enfant, pourtant, au lieu de suivre dans le Temple la carrière sacerdotale, avait disparu tout jeune, pour mener une vie solitaire dans les régions désertiques, au midi de Jérusalem, dormant dans les cavernes, buvant l'eau des fontaines, mangeant les produits du sol, vêtu d'un pagne en poil de chameau, et n'ayant de conversation que dans le ciel. Son séjour offrait le spectacle de la désolation : un lac d'où montaient des émanations sulfureuses, une région tourmentée de précipices, des chemins tortueux, des hauteurs rocailleuses où croissait une maigre végétation. Il pouvait remplir ses yeux d'images propres à former sa vocation, lisant sur le terrain les paroles que le prophète Isaïe a burinées pour marquer sa mission : « Une voix crie : Frayez, dans le désert, le chemin de Jéhovah ! Aplanissez dans la steppe une route pour notre Dieu ! Que toute vallée soit relevée, toute montagne et toute colline abaissées, que la hauteur devienne une plaine,

et les roches escarpées un vallon ! Alors toute chair verra la gloire de Jéhovah. »

II

C'était après l'exil de Babylone que le cortège des Hébreux rentrant dans la patrie, à travers le désert, lançait en avant le héraut chargé de faire préparer la voie du retour.

Ce héraut figurait Jean-Baptiste, lancé au devant du Messie pour lui préparer le chemin des cœurs. Car les voies par où passe le Sauveur ne sont pas des routes matérielles où défilent, parmi les fleurs, les ensablements et les arcs de triomphe, les cortèges des puissants. Ce sont des voies spirituelles, semées de croix et d'épines, qu'il faut aplanir, redresser, dégager de tout obstacle moral qui empêcherait le Sauveur de venir et lui ferait prendre une autre direction.

Ce sont ces voies que Jean-Baptiste a essayé d'aplanir dans les âmes juives pour les disposer à agréer un roi et un royaume spirituels. Car les Juifs, se méprenant sur le royaume des cieux, voyaient dans leurs rêves venir à eux un Messie triomphal, indulgent à leurs vices et attentif à les gorger de biens, de gloire et d'honneur.

Jean, sortant du désert, était déjà dans sa personne un contraste vivant dans cette fausse mentalité. Image de la pénitence et de la spiritualité, dans un corps exténué et une âme extatique, il était une éloquente prédication. Instinctivement le peuple reconnut en lui l'homme de Dieu, Elie peut-être, si ce n'est le Messie lui-même.

Jean établit au nord de Jérusalem, à Béthanie du Jourdain, en face de Jéricho, le quartier habituel de son apostolat. Il y trouvait ce qu'il fallait à ses desseins, des eaux claires, un lieu de passage fréquenté et d'accès facile.

« Faites pénitence, car le Royaume des cieux approche, » tel était le thème habituel de sa prédication.

Les petits, vallées profondes et obscures, acceptaient et suivaient ses avis touchant l'aumône, la charité, la fraude, la violence. Il leur prêchait non pas l'austérité rigoureuse de sa vie, mais la pratique des vertus et des devoirs communs. Touchés, les humbles avouaient leurs fautes, et Jean, comme signe extérieur de l'effet que le repentir opère dans les âmes, les lavait dans les eaux du Jourdain. Ainsi les vallées étaient comblées, remplies, élevées jusqu'à la hauteur de la pureté qui attire Dieu.

Mais quand il se trouvait en face des pharisiens orgueilleux qui, sous le masque de la vertu, n'hésitaient pas parfois à demander son baptême, Jean avait des paroles stigmatisantes contre cette engeance de vipères, ces montagnes superbes qu'il ne pouvait abattre. « Il ne vous sert de rien, leur disait-il, d'appartenir à la race d'Abraham si vous n'accomplissez les œuvres de votre père ! La cognée, ajoutait-il, est déjà à la racine de l'arbre, car tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera jeté au feu. »

Les montagnes superbes résistèrent donc à la parole de Jean. Les pharisiens furent ses ennemis comme ceux du Sauveur. Ils refusèrent le salut de Dieu.

La prédication de Jean-Baptiste est restée moderne. La pénitence qu'il a prêchée est celle de l'Evangile dont il fut l'annonciateur. Elle s'impose toujours comme le moyen indispensable au salut.

Il importe de combler les vallées, c'est-à-dire de s'élever au-dessus des désirs terrestres pour aspirer au ciel, d'abaisser les montagnes et les collines en abattant l'orgueil par l'humilité. Il faut redresser les sentiers tortueux des injustices, des hypocrisies, et marcher en présence du Dieu de vérité ; il faut aplanir toutes les aspérités du caractère par la douceur, la patience, la bonté ; alors toute chair verra le salut de Dieu, c'est-à-dire toute âme qui accomplit l'œuvre de pénitence sera sauvée. Ainsi soit-il.

V

Noël

GLOIRE A DIEU, PAIX AUX HOMMES

Nul mieux que les anges ne pouvait nous enseigner le sens de la fête de Noël : admis comme ils l'étaient à contempler Dieu face à face, ils en avaient scruté les insondables desseins et par suite savaient le but auquel était ordonnée l'Incarnation. Nous n'avons donc qu'à prêter l'oreille au chant qu'ils font entendre au moment de la naissance du Sauveur : ce sera pour nous la plus utile des leçons.

I

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, » disent-ils d'abord. Tout, en effet, dans la création, doit servir en dernière analyse à glorifier Dieu. Mais l'Incarnation du Verbe produit cet effet à un degré jusque là inégalé, parce qu'elle est une manifestation suréminente de la puissance de Dieu.

1. Elle est d'abord l'union harmonieuse, on pourrait presque dire : la fusion, de tout ce qui existe dans l'univers. L'homme récapitule en lui-même les perfections des êtres matériels : il possède à la fois les propriétés des minéraux, les fonctions vitales des végétaux, la sensibilité des animaux, mais de plus, par son intelligence, il participe à la nature angélique. C'est donc avec raison qu'on l'appelle un « microcosme », c'est-à-dire tout un monde en petit. Mais Dieu vient ajouter ici encore à cette splendeur : non content d'avoir mis en l'homme l'ensemble des perfections créées, il vient se joindre à lui en la personne de Jésus-Christ, qui possède véritablement et intégralement la nature divine et la nature humaine. L'Incarnation est ainsi semblable au chef-d'œuvre où un artiste met le meilleur de lui-même.

2. Elle est aussi le couronnement de la création, le sommet de cette pyramide dont la base est constituée par les êtres inférieurs et dont la partie supérieure touche à Dieu. Puisque Dieu est infiniment parfait dans sa nature, les créatures tiennent de lui tout ce qu'elles sont et leur degré dans la hiérarchie des êtres est déterminé par la mesure où elles participent aux perfections divines ; en d'autres termes, leur excellence consiste en ce qu'elles sont des images plus ou moins approchantes de Dieu.

Or, dès le premier coup d'œil, nous constatons une variété presque infinie dans ces copies divines que

nous offre l'univers. Dieu est esprit, et comme tel, doué d'intelligence et de volonté. Mais bien des êtres sont dépourvus de ces deux qualités : seules, leur structure et leur évolution montrent l'intelligence supérieure dont ils émanent ; ils sont semblables à la trace que le pied du voyageur a laissée dans le sable du désert : on en conclut légitimement qu'un homme est passé là, mais on ne saurait préciser les traits de celui-ci. D'autres ont été créés « à l'image et à la ressemblance de Dieu » (Gen., I, 26) : ce sont les hommes et les anges, capables, comme Dieu, de connaître et d'aimer. Parmi eux, certains approchent encore Dieu de plus près : ce sont ceux dont S. Jean a dit : « Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » (I Jo., III, 2). Il s'agit ici de la similitude réservée aux Bienheureux du ciel, similitude qui est une véritable déification, puisqu'elle élève l'intelligence créée à connaître Dieu à la manière dont il se connaît lui-même, par conséquent à accomplir un acte divin.

Il semblerait que le trésor des largesses divines soit épuisé par ce don, mais, en un domaine aussi inaccessible à notre pauvre raison, nous ne devons pas nous fier à notre propre sagesse. Dieu peut faire plus encore : se communiquer à la créature, non seulement comme objet connu et aimé, mais dans l'intime de son être, en sorte que la créature soit appelée, non plus *déifiée,* mais *Dieu* lui-même. C'est ce prodige qui s'est réalisé par l'Incarnation, grâce à laquelle nous pouvons dire en toute vérité qu'un homme — Jésus-Christ — est Dieu.

3. Enfin l'Incarnation inaugure la restauration du genre humain, répare le mal causé par le péché et rend à Dieu une gloire incomparablement supérieure à celle dont l'avait frustré la désobéissance de nos premiers parents.

Ceux-ci, en effet, avaient par leur révolte bouleversé le plan divin. Dieu, qui avait projeté d'être un père pour les hommes et de les admettre à partager son bonheur, se voyait contraint d'assumer le rôle d'un impitoyable justicier ; à coup sûr sa bonté ne trouvait pas là son compte. De plus, sa majesté suprême avait été outragée et l'injure n'était pas lavée suffisamment par le châtiment des coupables.

L'Incarnation concilie tout : la justice sera satisfaite en surabondance par une expiation d'une valeur infinie ; l'orgueil d'un homme sera réparé par l'abaissement et l'obéissance héroïques du nouvel Adam ; le genre humain rentrera en grâce avec Dieu, et si le péché originel laisse en nous ses suites funestes, ce sera pour nous donner l'occasion de victoires plus méritoires entraînant une récompense plus belle. Au dire de S. Paul, « la grâce surpasse le délit. » (Rom., V, 20). — « Heureuse faute, pouvons-nous chanter avec l'Eglise, qui a mérité un tel Rédempteur ! » Nous ne pourrons jamais assez admirer la puissance, la sagesse, la bonté d'un Dieu qui a conçu le plan d'une telle restauration.

II

La naissance de Jésus n'est pas seulement une source de gloire pour Dieu ; elle est encore un bienfait pour les hommes, comme nous l'apprend le chant des anges : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

1. Depuis le jour où Adam et Eve, cédant aux sollicitations du tentateur, s'étaient rangés dans le camp des ennemis de Dieu, la vie de l'humanité n'était plus qu'une longue suite de désordres, directement opposée à la paix que S. Augustin définit : « La tranquillité de l'ordre. » Directement provoqué, Dieu avait riposté par un arrêté d'expulsion et le chérubin à l'épée flamboyante posté à l'entrée de l'Eden attestait assez l'hostilité qui existait entre le Créateur et ses malheureuses créatures. Alors était entrée en vigueur une loi de crainte, les hommes ne cessant de redouter la colère de Dieu et Dieu, de son côté, faisant éclater de terribles représailles sur ceux qui osaient l'offenser. Qu'il suffise de rappeler le déluge, la destruction de Sodome et Gomorrhe, les foudres du Sinaï, la ruine des grands empires antiques.

L'Incarnation du Verbe va opérer la réconciliation : l'homme, voyant son Dieu devenu semblable à lui et sous la forme la plus attrayante, celle de l'enfance, sentira sa frayeur s'apaiser. Au lieu de dire avec Manue : « Nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu » (Judic., XIII, 22), les bergers s'écrieront : « Allons à Bethléem pour y contempler ce que Dieu nous montre » ; et les Mages n'hésiteront pas à entreprendre un long voyage pour voir la face de leur Créateur. Dieu, à son tour, verra un homme dans lequel ses regards ne rencontreront qu'objets de complaisance ; à cause de lui il nous prendra en pitié et nous accordera son pardon. Ainsi Jésus, selon la parole de S. Paul, « pacifiera le ciel. » (Col., I, 20).

2. Mais il doit aussi, d'après le même apôtre, « pacifier la terre. » Ce fut un fait remarquable qu'au moment de sa naissance l'univers entier se trouva en paix ; disons plutôt que ce fut un événement providentiel, destiné à montrer quel bienfait apportait au monde le petit enfant de Bethléem. Avant lui, les nations s'étaient entre-déchirées par des luttes continuelles, en des guerres provoquées par l'ambition, la cupidité, la soif d'indépendance ; les victoires donnaient le signal de massacres qui allaient jusqu'à l'extermination des peuples vaincus. L'esclavage était chose courante ; les plus forts exerçaient leur domination avec cruauté ; on pouvait affirmer comme un principe indiscutable que l'homme avait la férocité du loup à l'égard de son semblable.

Avec Jésus, une ère nouvelle commence pour l'humanité. La crèche, par elle-même, nous prêche la douceur. Et le Sauveur, dans tout le cours de sa vie publique, nous exhortera à la charité. Enfants du même Dieu, frères du Christ, lavés dans le même sang rédempteur, appelés au même bonheur, oserions-nous désormais entrer en lutte les uns contre les autres ? Il y aura encore des guerres, certes, car le péché n'aura pas complètement disparu, mais l'Eglise cherchera à en diminuer la fréquence, la barbarie, et la paix fleurira dans le monde dans la mesure où l'esprit chrétien y régnera.

3. Il y a encore un autre domaine à pacifier : c'est

chaque homme pris en particulier. En même temps que la raison humaine se révoltait contre Dieu, les sens s'insurgeaient contre la raison. Bientôt Adam et Eve s'aperçurent du désordre qui s'était introduit dans leur chair et le mal ne fit que croître dans leurs enfants.

« L'esprit est prompt, mais la chair est faible, » disait Notre-Seigneur (Math., xxvi, 41) ; et S. Paul traçait dans l'épître aux Romains un tableau dramatique de la lutte qui se déchaînait continuellement en lui (vii, 14-25). C'est notre histoire à tous. Laissés à nos seules forces naturelles, nous succomberions infailliblement à l'attrait du mal ; le corps subjuguerait l'esprit et le réduirait en un honteux esclavage. Nous en serions réduits à soupirer comme S. Paul : « Qui donc me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom., vii, 24).

Mais voici la réponse, réponse triomphante, que l'Incarnation apporte à cette angoissante question : « Ce qui me délivrera, c'est la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur. » (*Ibid.*, 25). A la vérité, ce ne sera pas un affranchissement total immédiat : l'âme ne prendra pas un libre essor vers les sommets et le corps ne cessera pas d'intimer ses exigences tyranniques. Mais d'en-haut nous viendra une force qui nous permettra de résister efficacement à nos passions ; la prière, les sacrements, les grâces de toutes sortes seront les canaux qui nous la feront parvenir. Ainsi l'équilibre rompu pourra être rétabli si notre volonté est droite. Par l'exercice des vertus la domination de l'âme s'affermira ; par la mortification les facultés inférieures seront affaiblies et le danger qu'elles présentent ira en diminuant. Ainsi nous nous acheminerons vers l'état qui était celui de la nature humaine quand elle sortit des mains de son Créateur et nous y parviendrons au jour de la résurrection glorieuse.

* *

Laissez-vous donc, m. f., pénétrer de cette paix qui rayonne de la crèche. Un bon nombre d'entre vous se sont hier réconciliés avec Dieu : puissent-ils garder toujours leur innocence recouvrée ou affermie ! En un jour comme celui-ci, les inimitiés qui pourraient exister entre membres d'une même famille ou entre habitants de la paroisse doivent cesser : Jésus ne veut point d'une offrande présentée avec un cœur ulcéré. Tous, enfin, nous devons nous remettre avec ardeur au travail de notre sanctification, pour mériter de voir au ciel la divinité de Celui qui sur terre nous a manifesté son humanité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. ETIENNE

L'EXCELLENCE DE SA CHARITÉ

Plenitudo legis est dilectio.
La plénitude de la loi est renfermée dans l'amour.
(Rom., xiii, 10).

Mes frères,

Tous les commandements de la Loi peuvent se rapporter à l'amour et nous les accomplirons parfaitement si nous aimons Dieu de tout notre esprit, de tout notre cœur et de toutes nos forces.

C'est d'après ce grand principe évangélique que je veux mesurer la sainteté du glorieux Patron dont nous célébrons la fête. Au lieu de vous parler des miracles éclatants qu'il a faits devant tout le peuple, je veux proposer à votre imitation des choses non moins admirables, non moins dignes de vos éloges, mais plus capables de contribuer à votre édification : les excellentes vertus que S. Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les étonnantes victoires qu'il a remportées sur le monde, en un mot, tout ce qu'il a fait d'extraordinaire et de prodigieux non dans l'ordre de la nature, mais dans l'ordre de la grâce. Nous verrons en lui l'accomplissement, porté jusqu'au degré le plus héroïque, de l'amour de Dieu.

I

Ce sentiment n'a pas été stérile dans le cœur de S. Etienne, mais s'est traduit par des témoignages certains et surabondants : ceux de la *parole*, des *œuvres* et du *sang*.

1. C'était quelques années après l'Ascension de Jésus-Christ. Les Juifs ne cessaient de répandre les plus affreuses calomnies contre sa mémoire et les brebis du Sauveur dispersées, quand elles ne mêlaient pas leur timide voix à celle de ses ennemis déclarés, disparaissaient dans l'ombre et le silence. Mais Etienne, également insensible aux promesses et aux menaces des hommes, ne craint que Celui qui peut sauver l'âme et la perdre pour l'éternité. Témoin de l'aveuglement de ses concitoyens, il n'hésite pas à leur reprocher en face leur ignorance et leur crime. Il ne se laisse point arrêter par la prudence humaine qui pouvait lui conseiller d'attendre un temps plus favorable, ni par la crainte d'exciter une persécution contre l'Eglise, mais, se livrant à l'impulsion de l'Esprit divin dont il est rempli, il leur découvre la fausseté de leur zèle pour la loi de Moïse, dont ils se font le prétexte d'une haine implacable contre l'Eglise naissante. Il leur représente avec une force, une véhémence, une fermeté, une sagesse incomparables, leur aveuglement et leur malheureux sort.

« Vous avez reçu la Loi, leur dit-il, par le ministère des anges et vous ne l'avez point gardée. Vos pères ont persécuté les prophètes qui annonçaient la venue du Messie, et vous, trop dignes fils de vos coupables pères, au lieu d'ouvrir les yeux et de vous rendre plus sages à la vue des châtiments auxquels Dieu les a livrés, vous avez surpassé la mesure de leurs crimes ; ils ont fait mourir les prophètes, et vous, vous avez crucifié le Dieu des prophètes. » Puis il leur explique les figures de la Loi, leur montre que la religion du vrai Dieu n'est pas attachée pour toujours aux anciennes cérémonies, à Jérusalem, à son Temple, mais qu'à ces pratiques vieillies, imparfaites, insuffisantes, à ce Testament rempli de promesses, d'ombres et de figures, à cette Loi qui n'est qu'une préparation doit succéder une Loi nouvelle, l'accomplissement des promesses, la réalité des ombres, une religion plus parfaite, plus spirituelle, plus digne de la grandeur et de la sainteté de Dieu, et que Jésus-Christ, ce nouveau Légis-

lateur, a donné des preuves éclatantes de sa divinité jusque dans ses souffrances, sa mort et sa résurrection.

Ainsi parlait S. Etienne et nul d'entre les Juifs ne pouvait résister à sa sagesse et à l'Esprit de Dieu qui s'exprimait par sa bouche. Il accompagnait tout cela de tant de grâce et de respect pour les personnes qu'il leur semblait voir un ange de Dieu et que ses ennemis apercevaient dans son visage je ne sais quoi de céleste.

Mais enfin, parce qu'il les voit, malgré de si salutaires avertissements, persister dans leur incrédulité, son zèle s'enflamme, il en vient aux reproches et aux menaces : « Allez, esprits durs, âmes indociles, vous êtes parvenus au comble de l'obstination, il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle résistance à l'Esprit-Saint et à la vérité ; confirmez-vous dans votre malice, achevez ce que vos pères ont commencé ; vous périrez comme eux dans l'impénitence et la réprobation. » A ces paroles, les Juifs confondus demeuraient dans le silence, parce que c'était la sagesse, non de l'homme, mais de Dieu, qui s'exprimait par l'organe de ce fervent prédicateur. C'est qu'il n'était pas de ces hommes qui, dans les combats qu'on livre à l'impiété ou à l'erreur, ne conseillent que modération et qui réclament sans cesse les droits de la charité, alors qu'il s'agirait de prévenir la séduction.

Quand l'innocence et la foi sont en danger, au lieu de ces appels si édifiants en apparence à la tolérance, à la charité, il faut écarter sans ménagement, humilier avec force, combattre avec une liberté généreuse les impies qui leur tendent des pièges.

Et nous aussi, chrétiens, nous sommes établis par le baptême témoins et défenseurs de la vérité ; nous sommes obligés de l'aimer, de la conserver dans ce lieu d'erreurs et de ténèbres, de la défendre contre les fausses maximes que le monde ne cesse de lui opposer, de lui sacrifier nos plus chers intérêts.

Or, deux défauts sont opposés à cette fermeté chrétienne qui oblige tout fidèle d'être le défenseur intrépide de la vérité : la crainte des hommes qui, malgré nos propres lumières, fait que nous nous déclarons contre elle ou que, n'osant en prendre la défense, nous gardons un silence criminel ; une fausse complaisance qui, voulant allier la vérité et le mensonge, l'altère, l'adoucit, cherche à plaire aux hommes aux dépens de la vérité et de la conscience. Il ne suffit pas de garder la neutralité entre Jésus-Christ et le monde, il faut se déclarer hautement pour Dieu.

Nous regardons comme une gloire et comme un devoir sacré de soutenir les intérêts de nos amis contre ceux qui les attaquent et le silence nous paraîtrait une lâcheté, une perfidie, lorsqu'on noircit devant nous leur réputation. Et pourtant l'honneur et les intérêts de Jésus-Christ, dont nous nous disons les amis et les disciples, nous trouvent insensibles ; sa gloire qu'on outrage tous les jours devant nous ne réveille pas notre indignation et notre zèle ; le silence, quand on attaque sa doctrine et l'honneur de sa loi, nous paraît une prudence nécessaire et nous craignons de déplaire à ceux qui ne craignent pas de l'insulter. Ce ne sont pas les exemples que nous avons reçus de nos pères les martyrs, ce n'est pas ce que nous apprend en ce jour le glorieux S. Etienne, ce n'est pas ainsi qu'on évite les menaces terribles et qu'on entre en partage des promesses que Jésus a faites dans son Evangile : « Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père ; mais celui qui me confessera, je le confesserai, je le reconnaîtrai, je le glorifierai lorsque je viendrai sur les nuées du ciel, environné des anges et d'une grande majesté. » (Math., x, 32).

2. S. Etienne rendit encore à son divin Maître, outre le témoignage de sa parole, celui des œuvres, que Jésus demande à tous ceux qui l'aiment d'un amour sincère : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » (Jo., XIV, 15).

Il mit constamment sa conduite en harmonie avec sa foi ; il agissait sous son influence ; sa lumière céleste éclairait ses paroles et ses actes ; il honorait sa foi et la foi l'inspirait dans toutes ses œuvres.

Sa jeunesse avait été si pure et si recommandable que les Apôtres jettent d'abord les yeux sur lui quand il s'agit d'établir dans l'Eglise la fonction de diacre. On exigeait de ces ministres coadjuteurs des Apôtres une sagesse consommée, une probité éclatante, éprouvée, à laquelle toute l'Eglise rendit hautement témoignage. Et S. Etienne devient le premier diacre comme Pierre était le premier d'entre les Apôtres, le premier entre ces hommes dont on exigeait comme condition principale une sainteté si parfaite.

Cette charge honorable l'obligeait nécessairement à deux choses : l'une à l'administration des biens ecclésiastiques dont il était par office le dispensateur, l'autre au gouvernement des veuves qui se consacraient à Dieu. Or, comme un serviteur prudent et fidèle, S. Etienne ménage et dispense le trésor de l'Eglise d'une manière qui lui attire non seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu ; S. Etienne, à la fleur de son âge et dans l'exercice de son ministère. converse avec des femmes, dirai-je « sans scandale » ? c'est peu ; dirai-je « sans reproche » ? c'est beaucoup ; dirai-je « sans soupçon » ? c'est encore plus, mais ce n'est point assez : il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise, et comme il n'y a rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage public, aussi n'est-il rien où l'exactitude dans le devoir, la sainteté, l'irrépréhensibilité de vie soient plus nécessaires et tout ensemble plus glorieuses.

C'est là ce qui fait la gloire de S. Etienne. Car pourquoi est-il respecté, révéré, canonisé par la voix publique dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés ? C'est qu'il n'agissait que par le mouvement de la grâce et avec la pureté d'un ange. Il était cet ouvrier de l'Evangile dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée et qui ne fait rien dont il puisse rougir. Par là non seulement il s'attire l'estime de l'Eglise, mais il triomphe de ses ennemis qui, transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grin-

cent des dents contre lui parce que les accusations dont ils le chargent se détruisent, tombent d'elles-mêmes et ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend la vérité.

Imitons encore ici, m. f., la perfection de notre modèle en remplissant, chacun dans notre état, les devoirs qui nous sont imposés, moi prêtre, et vous fidèles, vous pères de famille, femmes, épouses, mères chrétiennes, et vous jeunesse, l'espoir de la religion et de la patrie. Travaillons, selon le précepte de l'Apôtre, à nous rendre irréprochables dans toutes nos œuvres, non seulement devant Dieu qui en est le juge, mais encore devant les hommes qui en sont les témoins. Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin que le spectacle de vos bonnes œuvres les porte à glorifier votre Père céleste.

3. Le témoignage du sang est la plus haute expression, la marque la plus certaine d'amour que l'homme puisse donner à Dieu. Jésus-Christ l'a constamment exigé de son Eglise et celle-ci n'a pas cessé de produire une race inépuisable de héros. Tel fut le plus beau titre de gloire pour S. Etienne. C'est aussi votre gloire et votre plus grand triomphe, ô Jésus, d'avoir excité dans tous les siècles un amour plus invincible et plus fort que les tourments et la mort. Vous vous consolez du mépris, des outrages, des persécutions que vous recevez chaque jour et de la solitude profonde où l'on vous a rejeté, par le spectacle de la courageuse fidélité avec laquelle le petit nombre de vos serviteurs surmonte les épreuves auxquelles ils sont soumis pendant leur pèlerinage ici-bas. Les voix, les prières, les vœux, les expiations qui montent vers le ciel avec la fumée du sang des martyrs étouffe et couvre la voix menaçante des blasphèmes et des crimes de la terre. Heureuse aussi notre Eglise d'être ainsi glorifiée par la divine miséricorde, illustrée par le courage de ses enfants ! Eclatante de blancheur par leur innocence et leur sainteté, revêtue de pourpre par le sang des martyrs, ni les lis ni les roses ne manquent à sa couronne ; la paix et la guerre ont leurs fleurs immortelles pour orner son front.

Avec quel noble et saint orgueil le chrétien contemple dans ces combats les plus glorieux monuments de sa foi ! Voyant éclater dans tous les siècles et sur toute la surface de la terre un héroïsme sublime jusque dans le sexe et l'âge le plus faible, témoins de la force surhumaine, des prodiges célestes qui l'accompagnent, de l'intervention divine accordée comme une récompense à la faiblesse de l'homme quand elle a triomphé d'elle-même par le sacrifice, nous sommes pénétrés d'une émotion salutaire pour ceux à qui nous sommes redevables de la foi et de tous les biens qui en découlent ; et l'on croit plus fermement à la vérité d'une religion qui produit des héros toujours prêts à se vouer aux tourments et à la mort pour défendre leur attachement à l'Eglise, sa gloire et sa liberté.

II

I. — La mort de S. Etienne fut celle d'un martyr. Mais il faut peser les circonstances qui relèvent son mérite et le prodige de sa patience.

1. D'abord il est le premier qui ait souffert la mort pour Jésus, le premier confesseur de la foi, le premier témoin de la divinité de son Maître, le premier martyr de l'Evangile. Pensez-vous que cette primauté n'ajoute rien au mérite du sujet ? Est-ce qu'un général d'armée qui s'élance le premier et qui s'empare le premier d'une place importante, d'un poste avancé, d'une position difficile et périlleuse, n'est pas plus glorieux que les troupes qui le suivent ? Or S. Etienne est le général de l'armée des martyrs. Comme autrefois Moïse, cet illustre conducteur du peuple de Dieu, après avoir divisé les eaux de la Mer Rouge, voyant que les tribus d'Israël frémissaient à la vue des flots élevés et suspendus comme des montagnes, y marche le premier, traverse les abîmes, arrive heureusement à l'autre bord et détermine par son exemple tout le reste du peuple à le suivre ; de même S. Etienne, sachant que le Sauveur en mourant sur la croix avait ouvert à ses élus le chemin sanglant du martyre qui devait former par l'effusion du sang comme une espèce de Mer Rouge dans l'Eglise, S. Etienne s'expose le premier, marche à la tête des armées de Dieu, les attire par son exemple et mérite par sa généreuse initiative la qualité de prince des martyrs.

2. Ajoutons qu'il souffre l'un des martyres les plus cruels, car on le condamne à être lapidé. Ce supplice emprunte quelque chose de singulier à la férocité des bourreaux, car au lieu d'y procéder selon l'ordre, les lois, les formes de la justice, on le fait avec emportement et fureur. On s'arroge illégalement le droit de le faire mourir ; on se jette sur lui, on l'outrage, on l'entraîne hors de la ville, et là, sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son corps sacré une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ?

Mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr ? Il soupirait après la céleste patrie où son divin Maître était monté par le supplice de la croix, et dans l'ardeur qui le pressait d'aller l'y rejoindre, il ne trouvait pas de plus belle route que celle du martyre. Sous cette grêle de pierres il demeure calme, immobile et sans frayeur, il s'entretient avec Jésus, lui recommande son Eglise naissante, il pense à la conversion de Paul. Quel miracle de force !

Il est si grand que le Fils de Dieu veut en être lui-même spectateur, car c'est pour cela qu'il se lève de son trône et que, touché de ce prodige, il se tient debout pour le considérer. Il se lève non pas pour compatir à S. Etienne, — une si heureuse mort n'était pas un objet de compassion, — mais pour voir combattre son serviteur dont il regarde la patience comme son propre triomphe. Il se lève pour être prêt à recevoir dans le royaume de sa gloire ce généreux athlète de la foi et déposer sur sa tête une couronne de pierres précieuses. Pendant que les Juifs accablaient Etienne de leurs coups, le Seigneur employait ces pierres pour le couronner, ils lui en faisaient un supplice, et vous, ô mon Dieu, vous lui en faisiez un diadème d'honneur. C'est le spectacle qui s'offrit à ses regards de mourant lors-

que levant les yeux au ciel, il vit la gloire de Dieu et Jésus se découvrant à lui d'une manière sensible.

II. — Comment devons-nous profiter des leçons que nous donnent les saints martyrs ? Il ne suffit pas de savoir qu'ils ont combattu pour la foi, qu'ils ont été courageux jusqu'à la mort. A part le témoignage qu'ils rendent par leur sang à la divinité de notre religion, leurs exemples sont destinés à faire naître en nous l'horreur du péché qui sépare l'âme de Dieu, à fortifier la disposition où nous devons être de tout souffrir plutôt que de perdre la grâce divine. Contemplez les saints dans les tourments, et vous ne tarderez pas à sentir que les efforts que le Seigneur exige de nous pour soumettre nos passions et renoncer à nos habitudes coupables, ne sauraient être mis en comparaison avec les sacrifices qu'il impose quelquefois à ceux qu'il veut couronner. Dieu ménage peut-être aujourd'hui notre faiblesse, mais son regard n'en doit pas moins découvrir en nous, si nous voulons être sauvés, la disposition de souffrir, avec le secours de sa grâce qui ne fait jamais défaut, tous les maux de la vie plutôt que de perdre son amour.

Le martyre est une grâce et non pas un devoir pour tous les chrétiens. Tous ne reçoivent pas ce don, tous ne sont pas appelés au même honneur, mais la vie crucifiée, mais la mortification des sens est la vocation de tout fidèle. Les martyrs, en donnant leur vie, n'ont fait qu'abréger leur sacrifice et terminer par un seul acte héroïque cette longue carrière de souffrances que doit fournir tout fidèle.

On ne demande à la sainteté vulgaire que d'accepter avec soumission les ordres de Dieu par une conformité continuelle à sa volonté sainte, de supporter avec patience la croix que sa bonté nous ménage, la perte de nos biens, de nos parents, de nos amis, la condition pauvre et laborieuse dans laquelle il nous a fait naître, en un mot toutes les misères humaines inévitables dans cette vie.

Mais ce qui doit nous affliger et ce qu'il faut aujourd'hui nous reprocher devant Dieu, c'est que, tandis que S. Etienne a soutenu avec un courage invincible le plus cruel martyre, nous montrons dans les moindres épreuves les plus humiliantes faiblesses ; elles nous font tomber dans les murmures et le désespoir, elles ébranlent jusqu'aux fondements de notre foi et nous font non seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu et une Providence. Nous ne considérons pas, aveugles que nous sommes, que c'est par là-même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, une Providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard comme à l'égard de S. Etienne, les souffrances, les persécutions et les croix sont la précieuse matière dont notre couronne doit être composée. « C'est, dit S. Paul, pour votre instruction que vous êtes éprouvés : Dieu vous traite comme des fils, car quel est le fils que son père ne châtie pas ?... Toute correction, il est vrai, paraît sur l'heure un sujet de tristesse, et non de joie ; mais elle produit plus tard, pour ceux qui ont été ainsi exercés, un fruit de paix et de justice. » (Hébr., XII, 7, 11). Pénétrez-vous de ces pensées, et si, sous leur inspiration, vous imitez la constance de S. Etienne, vous aurez aussi part à son triomphe. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XII

LA FÊTE DE NOEL

I. — Noël : fête de l'enfant, fête de la Rédemption du monde. Longue attente de la venue du Messie, son apparition à Bethléem, les hommages qui, depuis lors, ne cessent de l'entourer et dureront jusqu'à la fin du monde.

II. — Le premier don que Jésus nous a apporté a été celui de la foi. Il ne pouvait ni se tromper ni nous tromper, nous devons donc croire à sa doctrine, protéger notre foi contre tous périls, la développer en nous.

III. — Les exemples de Jésus : toutes les vertus surnaturelles se trouvent en lui à un degré suréminent. Nous devons l'admirer, mais surtout l'imiter dans la mesure de nos forces.

Mes chers enfants,

Noël ! Il n'est pas de nom qui sonne plus suavement à des oreilles chrétiennes. Au milieu des rigueurs de l'hiver, il évoque de joyeuses visions et de célestes espérances. Noël vous rappelle sans doute le souvenir des récentes années où vous étiez comblés, ce jour-là, de cadeaux et de friandises, car dans toutes les familles pieuses on s'ingénie alors à choyer les enfants en l'honneur de cet autre Enfant qui naquit pour sauver le monde.

I

Mais Noël n'est pas seulement la solennité des tout petits. C'est le moment de l'allégresse universelle, où tous les cœurs, dans tous les pays, palpitent à l'unisson d'un même amour. Car Noël est la fête de la libération du monde. Depuis des siècles et des siècles, la race humaine, condamnée par la justice de Dieu, gémissait sous le faix de sa misère ; la dure loi, la loi d'airain de Jéhovah s'appesantissait sur les épaules des Hébreux ; et des législations plus implacables encore asservissaient les autres peuples, qu'opprimait le joug de la force. La terre entière gémissait dans les tortures et dans le sang, parmi les guerres incessantes, sous les cieux rigoureusement fermés.

L'humanité se fût sans doute abandonnée au désespoir si, au milieu de cette nuit, n'avait brillé une étoile, si une parole de confiance, échappée des lèvres de Dieu, n'avait atténué l'horreur de sa détresse. Le Maître, en effet, tout en châtiant nos aïeux coupables, avait daigné leur promettre, pour l'avenir, un Rédempteur qui les réconcilierait avec le ciel. Et depuis lors, c'est-à-dire durant des milliers d'années, le monde ne vivait plus que par l'attente de Celui qui allait briser ses chaînes. A mesure que s'écoulaient les âges, l'impatience se faisait plus ardente ; Israël étudiait ses Prophètes pour calculer la date de l'événement sauveur ; une anxiété sourde gagnait même les peuples païens, à qui étaient parvenues quelques bribes de la révélation, si bien que

les fidèles du moyen âge ont interprété comme un appel au Messie l'églogue bien connue de Virgile :[1]

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

Quand les temps furent révolus, l'angoisse ne connut point de bornes. On savait que le Christ allait être là, puisque son heure avait sonné ; mais on se demandait où le rencontrer et comment le reconnaître. Bientôt on verra, en Judée, de faux Messies, illuminés ou imposteurs, entraîner un moment les foules à leur suite, puis disparaissant au milieu de la déception générale. Une seule pensée, un seul désir, tenaillait anxieusement le monde : acclamer enfin le Rédempteur qui réconcilierait les hommes avec Dieu.

Les choses en étaient là lorsque, par un rude soir d'hiver, un menuisier et sa jeune femme arrivèrent dans une bourgade que l'on nommait Bethléem. Comme il n'y avait nulle part de logis pour de si pauvres gens, ils se réfugièrent dans une écurie abandonnée, sans que nul fît attention à eux. La nuit tomba... Et soudain des illuminations irradièrent les ténèbres ; des chœurs d'anges éblouissants chantèrent : « Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur terre aux hommes de bonne volonté. » A ce spectacle, les pâtres de la campagne accoururent vers la vieille étable, et là, dans la mangeoire vermoulue, ils trouvèrent un enfant qui vagissait de froid. L'espérance du monde était réalisée. Après Marie, après Joseph, les bergers de Bethléem avaient été les premiers adorateurs du Christ naissant. Mais bientôt une étoile mystérieuse amena aux pieds de la crèche les rois mages de l'Orient.

Et depuis vingt siècles, les cantiques d'acclamations, les hommages d'adoration, les offrandes de dévouement et d'amour n'ont plus cessé d'affluer devant ce petit Jésus qui naissait, là-bas, il y a presque deux mille ans, afin de conquérir nos âmes. Les peuples l'ont reconnu comme leur Prince ; les souverains se sont inclinés devant lui comme devant leur Maître ; sa louange est chantée dans toutes les langues, sous tous les climats ; il n'est pas de civilisation qui ne se soit plus ou moins inspirée de sa doctrine. Le Christ est roi, ici-bas comme au ciel ; et nous avons la surnaturelle certitude que son royaume n'aura pas de fin. Jésus dominera l'univers, en dépit de ses hérésies et de ses révoltes, dans l'avenir comme par le passé ; Jésus triomphera jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'instant où, sur les ruines du globe effondré, il jugera les vivants et les morts.

Et ce n'est d'ailleurs que justice ; ce n'est même pas la justice, car le Christ aurait droit, évidemment, à plus d'honneurs que nous ne pourrons jamais lui en rendre. Malgré les liesses de nos Noëls, malgré la ferveur que, chaque année, ce jour ramène, nous ne reconnaîtrons jamais assez la condescendance et la tendresse de Celui qui, étant le Dieu éternel, daigna se faire petit enfant afin d'assurer notre bonheur.

II

La meilleure façon, d'ailleurs, de montrer à Jésus notre infinie gratitude, c'est de la lui témoigner, non seulement par des paroles qui nous coûtent peu, mais par des actes de chrétienne énergie. Si le Christ est venu sur terre, c'était pour nous donner une doctrine à suivre et des exemples à imiter. Réfléchissons à ce qu'il attend de nous, et conformons ensuite notre manière de vivre à ses sublimes enseignements.

Notre-Seigneur s'est rendu à lui-même ce témoignage : « Je suis la Vérité. » Non pas une vérité fragmentaire, incomplète, incertaine plus d'une fois, comme nos pauvres opinions humaines, mais la Vérité immuable, absolue, éternellement vivante. En revêtant notre chair, le Messie n'abdiquait nullement sa divinité : il fut sur terre, il est encore dans le ciel Dieu et homme tout ensemble. Et sa nature divine comporte, pour lui comme pour les deux autres Personnes de la Sainte Trinité, une sagesse infinie, une science complète, une connaissance sans limites de tout ce qui est ou peut être. De cette vérité évidente, il résulte que le Sauveur n'a jamais pu se tromper, même sur le moindre détail, lorsqu'il nous a enseigné les principes qui doivent assurer notre foi et nous conduire à l'éternelle vie. Comme Dieu, Jésus est, en outre, la Véracité suprême et ce serait le blasphémer indignement que de supposer qu'il ait, si peu que ce soit, voulu nous induire en erreur, nous mentir.

Nous sommes donc certains que tout ce qu'il nous a dit est exactement conforme à la réalité des choses, et le témoignage de nos sens ou de nos raisonnements ne pourrait rien ajouter à la force de sa parole, même quand il s'agit des choses de l'au-delà qu'il nous est impossible de contrôler. « Jésus parle, il suffit, » pourrait-on dire en modifiant un vers de Corneille. Or la parole de Jésus se trouve authentiquement et officiellement consignée dans les quatre Evangiles que ses disciples n'ont composés que sous la dictée de l'Esprit-Saint. Dès lors, notre ligne de conduite est toute simple : nous n'avons qu'à étudier la doctrine du Christ et à l'accepter sans restrictions.

Au jour de la nativité du Messie, nous lui redirons donc que nous croyons au Dieu qui l'a envoyé, au Dieu unique dans son essence, à la Trinité dont il est membre. Nous lui dirons aussi que nous croyons à sa divinité propre, à sa divinité de Verbe, comme aux actes infiniment méritoires qu'il multiplia pour notre salut depuis la minute de son avènement terrestre jusqu'à l'instant de son dernier soupir. Nous lui répéterons que nous adhérons de toute notre âme aux dogmes qui concernent « le Saint-Esprit, la sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle », suivant la formule de notre *Credo*. Nous tiendrons pour vrai, sans aucun doute volontaire, tout ce que le Christ nous a indiqué ; nous rejetterons sans balancer tout ce qu'il nous présente comme des erreurs, ou tout ce que son Eglise, en vertu des pouvoirs d'infaillibilité qu'il lui légua, condamne comme une hérésie.

Pour être sauvé, il ne suffit pas de multiplier les œuvres bonnes : il faut surtout les faire selon l'esprit de Dieu. A ce point de vue, le dogme domine

[1] Virgile, *Eglogue* IV.

la morale comme, en principe, toute théorie commande la pratique qui lui correspond. Le premier bienfait que le Sauveur nous ait apporté est donc celui de la certitude dans la foi. Nous ne saurons jamais l'apprécier à sa valeur, car c'est de lui que relèvent tous les autres. Si nous étions livrés aux obscurités de notre ignorance personnelle, nous marcherions en aveugles vers un but inconnu, nous hésiterions sans cesse et ne parviendrions pas à distinguer le bien du mal. Mais Jésus nous éclaire et nous dirige. Nous n'avons qu'à nous fier à lui. Cela demande, je le sais, une petite abdication d'orgueil, un effort de docilité. Mais la mission du Sauveur est entourée de tant de garanties irréfragables, mais l'affaire en question est d'une importance si capitale, que nous ne saurions tergiverser.

Gardons-nous de cette religiosité trop moderne qui prétend adorer le Seigneur tout en choisissant, d'après son caprice, celles de ses doctrines qui lui plaisent, pour ne pas tenir compte de celles qui la gênent. La Révélation forme un bloc et l'Evangile nous assure que quiconque y modifiera la plus petite lettre sera rejeté du royaume des cieux. Il nous faut croire comme l'Eglise croit ; il nous faut croire tout ce qu'elle croit.

Lorsque nous tiendrons ce trésor, gardons-nous encore de le laisser s'éparpiller sous le vent des curiosités malsaines. Certaines lectures peuvent semer le doute dans les âmes mal préparées à les comprendre, trop peu instruites pour les réfuter. La prudence ecclésiastique interdit ces ouvrages-là aux fidèles : soumettons-nous sans un murmure, car ces restrictions ne sont portées que dans l'intérêt de notre âme ; elles ressemblent à ces barrières qui, au bord des précipices, nous protègent contre les chutes mortelles. Il en est de même des conversations sur des sujets saints qui nous dépassent, des controverses qu'il est bon de laisser aux docteurs. Puisque Notre-Seigneur a bien voulu venir parmi nous pour nous apporter la vérité, nous serions gravement coupables de ne pas accueillir ce don précieux, de ne pas le conserver avec tous les soins qu'il mérite, de ne pas l'augmenter, autant qu'il est en nous, par la prière et par l'étude qui nous vaudront, de la part de Dieu, de nouvelles grâces de lumière, prélude aux faveurs de sainteté.

III

Le Messie ne s'est pas borné à prêcher le dogme. Il tient à ce que notre existence soit modelée sur les règles qu'il nous propose. Et comme il connaît bien notre lâcheté naturelle, il a daigné nous donner l'exemple des vertus qu'il veut nous voir pratiquer en conformité avec sa Loi. Un chrétien, pour être parfait, devrait vivre comme le Maître a vécu. Ou tout au moins — car il serait présomptueux d'aspirer à un tel idéal — il doit faire son possible pour copier les exemples sublimes que nous a laissés Jésus.

Mais ces enseignements pratiques sont si nombreux qu'on ne saurait songer même à les énumérer tous. Le Christ a été le modèle parfait de toutes les vertus. Bornons-nous à signaler les principales.

Après avoir illuminé notre foi, après avoir réalisé notre espérance, le Rédempteur nous a appris la charité. Jusqu'à lui les hommes ne savaient point s'aimer, pas plus qu'ils ne savaient aimer Dieu. Leurs relations étaient à base de violence, de crainte, de tromperie. Et, de son côté, Dieu s'imposait à l'adoration des humains principalement par la menace des châtiments. C'est le Messie qui nous a révélé la loi d'amour, la loi nouvelle. Il nous a annoncé que Dieu daignait devenir notre Père et que lui-même, Jésus, serait notre frère, tout en restant Dieu. Il fondait ainsi l'immense et sainte famille chrétienne et substituait au régime de la force celui de la douceur et de la bonté. Car la charité divine comporte, comme corollaire, la charité entre les hommes, qui doivent s'unir et se chérir les uns les autres, puisqu'ils sont tous fils et frères du même Seigneur.

Les trois vertus théologales commandent toutes les autres. Jésus, qui les possédait à un degré suréminent, devait, par voie de conséquence, pousser au plus haut point toutes les pratiques de la sainteté. Et, de fait, il n'y manqua point : relisez plutôt l'histoire de sa vie. Il fut juste, d'une équité stricte ; il savait distinguer l'acte matériel des intentions secrètes qui en modifient la valeur ; la clairvoyance de son jugement ne se laissait mettre en défaut ni par l'hypocrisie des pharisiens, qui voilait leurs vices sous des apparences de vertu, ni par l'apparente déchéance de Madeleine, restée généreuse en dépit de ses faiblesses premières. Il fut prudent, comme le serpent qu'il nous cite en exemple, pour déjouer les pièges de ses ennemis, pour réfuter leurs sophismes ; quoi de plus habile, par exemple, que sa fameuse réponse : « Rendez à César ce qui est à César » ? Il fut fort, d'une énergie vraiment surhumaine : son courage le poussa à braver les pires attaques, à affronter les tortures de l'agonie et le soutint jusqu'à l'instant où, volontairement, il remit son esprit entre les mains de son Père. Il fut tempérant aussi ; rappelez-vous plutôt, au point de vue physique, son jeûne de quarante jours dans le désert, au point de vue psychologique, la modération de ses conseils. Les quatre vertus essentielles de la morale s'épanouissaient donc en lui à l'égal des vertus théologales.

Tout naturellement, les vertus secondaires fleurissaient à leur tour dans cette âme divine. Jésus nous a donné maintes fois l'exemple de la science et de la sagesse ; il nous a montré la leçon du travail, lui qui voulut être ouvrier et fils d'ouvrier ; il a prouvé son dévouement jusqu'à la mort. Est-il besoin de parler de sa piété, de son amour pour son Père, de son humilité, de sa loyauté, de sa tendresse ? Considérez tout ce qui peut se rencontrer de bien dans l'ensemble des âmes humaines ; réunissez tout cela en une formidable synthèse, portez ensuite cet ensemble à son plus haut point de perfection : vous n'aurez même pas une idée des vertus divines de Jésus.

L'admiration s'impose donc devant de telles merveilles. Mais le Christ serait peu touché de nos hommages, si nous ne nous efforcions pas de les traduire dans la pratique par une imitation coura-

geuse des exemples qu'il nous a laissés. « Imiter un Dieu, direz-vous, qui donc aurait une telle audace ? » Sans doute ce serait un délire d'orgueil de nous imaginer que nous pourrions, sinon égaler, au moins approcher un tel modèle. Mais, quoique la distance entre lui et nous doive toujours demeurer infranchissable, infinie, nous devons, pour lui plaire et pour être heureux, faire tout ce que nous pourrons pour mettre en notre âme quelque chose qui ressemble un peu aux splendeurs de la sienne.

Jésus aime à se revoir, à se mirer en nous. Tâchons que, lorsqu'il nous regarde, il ne trouve pas, dans nos cœurs, son image trop déformée. Pour atteindre à ce résultat, un double et patient labeur s'impose : d'abord corriger tous les défauts qui défigurent en nous l'empreinte ineffable de Jésus, puis acquérir toutes les habitudes saintes qui reproduiront en notre âme, quoique dans une mesure bien faible, un peu des traits de Notre-Seigneur. Voilà ce que le Messie attend de vous, en échange de tous les bienfaits dont il vous comble. Si vous vous attachez à cette œuvre bénie, vous aurez offert à l'Enfant Jésus le plus précieux et le plus aimé de tous les cadeaux de Noël. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES AUX HOMMES

X

COMMENT SURNATURALISER SA PROFESSION

I. Comment se sanctifier par ses devoirs d'état. — S'élever du plan naturel au plan surnaturel : c'est dans l'ordre et c'est à la portée de tous. Dans quel sens on peut dire que le travail est une prière. Conditions à réaliser pour cela : honnêteté, intention surnaturelle. La femme forte de l'Ecriture. Quelques objections. La sagesse et la prudence nécessaires, distinction entre les préceptes et les conseils évangéliques. Imprégner sa vie professionnelle d'esprit surnaturel.

II. Quelques indications pratiques. — Exclure le péché, surtout professionnel ; pratiquer les vertus, cultiver surtout celles qui sont plus adaptées au métier. Un chrétien doit exceller dans sa profession. Le recueillement intérieur, comment il facilite la lutte contre ses défauts, notamment contre les diverses sortes de paresse. L'esprit chrétien ne nuit pas au succès des affaires.

III. Les détails de la vie professionnelle chrétienne. — La prière du matin et du soir, son utilité ; les gestes extérieurs doivent correspondre à des sentiments intimes. Pourquoi il ne faut pas dire qu'on manque de temps ou de goût pour prier. Indications pratiques au sujet des observances extérieures. L'essentiel de la vie surnaturelle, il peut être pratiqué dans toutes les situations. Imprégner d'esprit chrétien son activité professionnelle, élever son âme à Dieu plusieurs fois par jour, invoquer la Sainte Vierge, son ange gardien, les saints patrons de sa profession. Les tentations, les rechutes, la persévérance quand même. — Conclusion.

Messieurs,

Dans l'ordre providentiel, le rôle assigné à la profession est sans doute d'assurer la vie quotidienne de l'homme ici-bas, mais surtout de le préparer aux récompenses éternelles. Le métier est, comme toute l'existence, une épreuve qui permet de lutter contre des tentations, d'acquérir des vertus et des mérites, et de plaire à Dieu en gagnant le ciel. Ce second but de la profession est infiniment plus important que le premier. Il le dépasse de toutes manières, par sa gravité intrinsèque comme par l'étendue et la durée illimitée des sanctions qu'il réserve.

I

Il ne suffit donc pas de pratiquer sa profession d'une façon humainement honnête, en observant judaïquement — ou même pharisaïquement — les lois strictes que l'on ne peut ni tourner ni violer. Il importe, si l'on veut que l'exercice de ses devoirs journaliers profite au salut de son âme, de les imprégner de cet esprit surnaturel dans lequel le Seigneur a voulu qu'ils fussent accomplis.

On entend quelquefois des gens pieux s'écrier : « Mon Dieu ! que les prêtres, les moines, les religieuses ont donc de chance ! Ils n'ont à s'occuper que de leur salut ; ils peuvent passer leurs journées entières à prier. Comment, dans ces conditions, n'arriveraient-ils pas à gagner le paradis ? »

Sans contester l'évidente prédominance de certaines vocations, on peut répondre à ces braves gens qu'ils ont, eux aussi, à la portée de leur main tous les secours nécessaires à leur salut. Malheureusement ils savent trop peu en profiter.

Il est faux, en effet, que l'exercice d'un métier, si absorbant soit-il, nous éloigne par lui-même de Dieu. Sans doute le commis qui fait des chiffres du matin au soir, le commerçant toujours occupé à répondre à sa clientèle, réciteront infiniment moins de formules pieuses que le chartreux ou la carmélite. Ils peuvent néanmoins se sanctifier tout autant, s'ils savent faire leurs travaux dans l'esprit voulu par Dieu.

Le travail, dit un proverbe bien connu, est, lui aussi, une prière. C'est un principe excellent, pourvu toutefois qu'il soit bien compris.

Les incroyants l'interprètent dans le sens de l'utilité sociale. Ils pensent que le travail rend plus de services à l'ouvrier lui-même et à autrui que la piété. En quoi ils se trompent doublement. D'abord parce que nul effort humain ne peut égaler l'efficacité de la grâce obtenue par la prière ; puis, parce que le travail considéré en lui-même et exécuté dans un but uniquement matériel ne comporte aucun mérite surnaturel.

Beaucoup de travailleurs, quoique vaguement chrétiens, se trompent aussi sur l'interprétation de cet axiome. Ils travaillent le dimanche, ils tiennent leurs magasins ouverts ce jour-là sans nécessité, et s'imaginent confusément que l'accomplissement de leurs devoirs d'état supplée à l'observance des commandements de l'Eglise. Erreur encore. Sauf les dérogations légitimes et déjà signalées, les obligations professionnelles sont subordonnées aux règles générales qui s'imposent à tout chrétien, ouvrier ou non.

Pour que le travail soit vraiment une prière, quelques conditions sont requises.

Il faut d'abord que l'occupation soit intrinsèquement honnête et accomplie dans certaines limites de justice et de charité. Mais il faut surtout qu'elle soit surnaturalisée par l'intention dans laquelle on l'exécute. Le boulanger, l'épicier, le greffier, le magistrat, l'ingénieur, l'artiste qui s'attellent à leur besogne dans le seul désir de gagner leur vie, de faire fortune ou d'acquérir la renommée, perdent absolument leur temps aux yeux de Dieu. Ils ont travaillé en vue de ce monde : c'est au monde seul à leur donner tant bien que mal — et plutôt mal que bien — la seule rémunération envisagée par eux. Vains, ils ont déjà reçu ici-bas leur récompense vaine (Math., vi). C'est une illusion terrible que celle de ces pauvres gens, hypnotisés par le souci de l'heure présente et qui, faute d'élever leur âme, perdent le prix céleste de leurs fatigues de chaque jour.

Le vrai travailleur chrétien, quelle que soit sa profession, aboutit à un résultat infiniment supérieur par un moyen bien simple et qui ne lui cause nulle peine supplémentaire. Il dirige l'intention de son la-

beur, au-dessus des intérêts matériels, jusqu'à l'accomplissement de la volonté d'en-haut. Il travaille sans doute pour vivre, comme tout le monde. Mais, implicitement ou explicitement, de temps à autre, il renouvelle en lui-même cette pensée : « Mon Dieu, je vous offre mes efforts, et je les accomplis parce que vous l'avez ainsi voulu. J'accepte toutes les sueurs, tous les déboires, toutes les difficultés de mon métier dans le but de remplir les obligations que votre providence m'a imposées à l'égard de moi-même, de ma famille, de mon prochain. Et c'est pour l'amour de vous que je fais tout cela. »

Pourvu que cette simple formule soit réellement réfléchie et consentie, au lieu d'être récitée machinalement du bout des lèvres, elle transforme absolument, au regard de Dieu, les conditions du travail professionnel. Elle en change, si l'on peut dire, la nature, en l'élevant de l'ordre de la nature à celui de la grâce, et en rendant digne de mérites surnaturels l'activité qui, par elle-même, était une simple action humaine, inféconde pour le ciel.

Or quel est le travailleur qui ne peut pas orienter son intention dans ce sens ? Cela ne demande ni beaucoup d'intelligence, ni beaucoup de temps. Cela ne demande même pas une bonne volonté extraordinaire. Tous les jours, en partant au chantier, un charron, un manœuvre, un mécanicien, peuvent facilement avoir une pensée de ce genre. Il n'est même pas nécessaire que cette élévation de l'âme soit renouvelée chaque matin. Dans la rigueur des principes, elle est valable tant qu'elle n'a pas été révoquée, c'est-à-dire indéfiniment. En pratique et par prudence, mieux vaut la réitérer de temps à autre. Mais cela est à la portée de tout le monde et cela suffit à idéaliser n'importe quelle profession. Par la vertu de cette résolution, le métier, manuel ou intellectuel, se trouve changé en une sorte d'office divin. C'est par cela que le travail devient une prière.

Cette théorie est extrêmement importante, au point de vue de la conscience professionnelle, puisque, bien comprise, elle doit modifier de fond en comble la mentalité du monde du travail. Aussi sera-t-il bon de l'étayer par un exemple, d'autant plus irréfutable qu'il est inspiré par l'Esprit-Saint. Ce sera celui de la femme forte, donnée comme modèle par l'Ecriture. Voilà une femme signalée entre toutes comme la meilleure, la plus digne des récompenses et de l'amour divins. Or que fait-elle ? Elle ne multiplie pas les oraisons, n'abandonne pas son commerce pour aller séjourner au Temple de Jérusalem. Levée la première dans sa maison, elle veille aux profits de sa famille, elle travaille la laine et le lin, surveille et dirige les employés et les servantes de son mari, achète un champ, plante une vigne, prévoit les dépenses futures, pratique la charité, et fait ainsi la gloire de son époux (Prov., XXXI, 19-31). Cette femme de la Bible a toute l'allure d'une négociante qui se sanctifie par l'accomplissement bien entendu de ses moindres devoirs d'état.

Cet exemple facilite la réfutation d'une objection bien connue : « Chacun son métier, dit-on, les prêtres à l'autel, les nonnes au cloître, mais les commerçants au comptoir et les ouvriers à l'usine. » — Sans doute les devoirs d'état se modifient suivant les carrières. Mais nulle carrière, même la plus vulgaire, ne peut séparer un homme de Dieu. On peut faire son salut dans toute situation, pourvu que l'on cherche à se rapprocher du Seigneur autant que possible. La piété, vertu essentielle, n'est dépaysée dans aucune usine. En fait, ses manifestations extérieures pourront être gênées par le voisinage de camarades athées ou haineux, mais elles ne sont pas toujours indispensables. La piété est ce qui auréole la profession, et, suivant le mot de S. Paul, « elle est utile à tout » (I Tim., IV, 8), aussi bien dans un atelier ou dans un bureau qu'à l'église. Il suffit de savoir en adapter les modalités aux circonstances. Quoiqu'un capitaine de dragons ne prie pas comme une Sœur de charité, leurs élévations d'âme à tous deux peuvent être aussi agréables au Seigneur.

S'il est capital de se conformer à la volonté de Dieu, faut-il encore garder dans cet acte d'obéissance la sagesse sans laquelle il n'y a pas de piété réelle. Rien n'est plus à craindre que ce faux mysticisme qui risque de faire dévier quelqu'un de sa voie normale pour le lancer dans les chemins hasardeux d'une dévotion sentimentale disproportionnée d'avec la situation où Dieu l'a placé. L'agriculteur qui passerait ses journées à l'église au lieu de labourer son champ, la midinette qui déserterait l'atelier pour courir à toutes les réunions de confréries, manqueraient à leur devoir d'état. Ce n'est pas là ce que le ciel demande, tout au contraire.

Pour surnaturaliser sa profession, on doit d'abord bien distinguer entre les préceptes et les conseils évangéliques. Les premiers sont obligatoires sous peine de péché, quoique certains soient différemment applicables suivant les diverses positions. Les seconds sont facultatifs, de sorte qu'on peut choisir librement parmi ceux qui conviennent le mieux aux circonstances. Lorsqu'il s'agit de la pratique des conseils de l'Evangile, il est extrêmement prudent de ne pas trop se fier à ses impulsions personnelles. On risquerait de s'engager inconsidérément sous l'impression d'un enthousiasme ou d'une ferveur passagers. Au bout de quelque temps, la lassitude ou les difficultés de la vie feraient abandonner les exercices pieux incompatibles avec les obligations de son métier. Et l'humiliation intime produite par ces abandons pourrait faire tomber dans le découragement. Le mieux, si l'on se sent attiré vers un idéal supérieur, est de s'en ouvrir, franchement et complètement, à un directeur de conscience expérimenté. En se conformant à ses conseils, on aura la certitude morale de cheminer dans le sentier tracé par Dieu.

Sous cette réserve, la règle générale est d'imprégner autant que possible sa vie d'un esprit surnaturel ; non seulement sa vie publique de citoyen et sa vie privée de chef ou de membre d'une famille, mais encore et surtout sa vie professionnelle. Puisque le Seigneur a voulu que la majeure partie de notre temps soit consacrée à l'exercice de notre métier, nous ne pouvons pas admettre que ces longues heures de travail soient perdues pour lui et pour notre salut. Nous devons au contraire nous conformer à son intention, en travaillant dans une parfaite soumission à sa loi et dans une union intime et constante avec lui.

II

Pour qu'une vie professionnelle soit agréable au Seigneur, elle doit avant tout exclure le péché. Certaines fautes sont communes à tous les hommes. Il en est d'autres plus particulières à ceux qui pratiquent tel ou tel métier. Un banquier, par exemple, est sujet à des tentations financières, qui peuvent être habilement voilées, mais qui s'apparentent néanmoins au vol ou à l'abus de confiance. Un marchand peut se laisser entraîner à des fraudes variables suivant sa spécialité ; pour écouler une marchandise défectueuse, il est exposé à commettre bien des mensonges. Un chrétien doit s'interdire sévèrement ces défaillances injustes, et par suite il est tenu de se surveiller lui-même constamment.

Cela n'est pas suffisant encore. Chacun doit trouver dans l'accomplissement de son travail une occasion de pratiquer spécialement un certain nombre de vertus.

Toutes les vertus trouvent naturellement leur place dans le cadre de l'existence professionnelle. Il faut donc s'efforcer de les réaliser toutes et de les porter au plus haut degré possible, afin de reconstituer un capital plus considérable de grâces et de mérites. Cela n'empêche pas de cultiver d'une façon plus particulière les vertus qui, par leur nature, se

trouvent plus étroitement liées au genre d'occupation de chacun.

Les métiers durs demandent surtout du courage : il n'est pas plus difficile de posséder un courage chrétien qu'un courage purement humain.

Ailleurs, et souvent, la patience s'impose. Le commis ou la demoiselle de magasin sont maintes fois agacés par des clients difficiles qui font déballer mille objets avant de fixer leur choix et qui parfois, après avoir exigé des explications sans fin, s'en vont sans rien acheter. Ces exaspérantes tentatives, inutiles au point de vue commercial, peuvent, si elles sont chrétiennement acceptées, devenir très profitables au point de vue surnaturel.

Il n'est sans doute point de situation, si infime soit-elle, où l'on ne puisse faire preuve de résignation dans les difficultés et les échecs, de générosité chrétienne aux moments prospères. Il n'en est pas non plus où l'on ne puisse trouver matière à pratiquer, de temps à autre, quelques-uns de ces sacrifices sans lesquels il ne saurait y avoir de réelle ferveur. C'est une erreur de croire que l'ascétisme est un privilège réservé aux personnes spécialement consacrées à Dieu. La mortification est indispensable à tout le monde, pour expier les fautes passées, pour résister aux tendances vicieuses de la nature, pour intensifier sa vie surnaturelle et pour acquérir les grâces de Dieu. Parmi les mortifications, les unes s'imposent d'elles-mêmes, par le fait des événements journaliers, et il suffit alors de les accepter vaillamment en les offrant au bon Dieu. Mais d'autres sont volontaires et recherchées. De tels sacrifices ne peuvent qu'attirer les bénédictions du ciel sur un commerce ou un travail.

Un chrétien doit se proposer d'exceller toujours dans sa profession. D'abord pour accomplir complètement ses obligations d'état. Puis, parce que c'est une façon comme une autre de rendre hommage à Dieu et de contribuer à sa gloire. Une opinion trop commune veut que les catholiques soient généralement inférieurs aux autres dans le domaine des affaires. On les accuse volontiers d'être lents, timorés, arriérés. C'est une calomnie qu'il importe de détruire en faisant la preuve du contraire. Il n'y a aucune raison pour qu'un chrétien soit plus gêné qu'un autre dans l'exercice d'un négoce, d'une industrie ou d'un labeur honnête. Chacun d'entre eux doit donc avoir à cœur de démontrer que le respect des lois religieuses peut très bien s'accorder avec une grande diligence dans le labeur, un sens averti des nécessités nouvelles, un souci de tous les progrès matériels, financiers, et surtout moraux.

Dans la multitude de ses occupations professionnelles, on est quelquefois enclin à se laisser emporter par une agitation tout extérieure, nuisible à la santé de l'âme. C'est une tendance dont il faut savoir se méfier. Sans doute le genre d'ouvrages auxquels on s'emploie dans un chantier, dans un bureau, les voyages fréquents, les relations incessantes avec toutes sortes de gens, obligent à éparpiller son activité physique et intellectuelle sur un grand nombre de détails plus ou moins importants. Mais rien n'empêche que cette agitation apparente soit contrebalancée et dominée par une possession intime de soi-même, un sang-froid qui permet à chaque instant le contrôle des moindres actes, et un recueillement intérieur qui maintient le contact avec Dieu. Un effort généreux, une persévérance vigilante s'imposent sur ce sujet à toute âme désireuse de son perfectionnement surnaturel, afin que les soucis d'affaires n'empiètent pas sur les soins pieux, afin que le but final de la vie ne soit jamais perdu de vue parmi tant de circonstances qui tendent à le faire oublier. Le recueillement intérieur peut être conservé dans le fracas des machines, au milieu des allées et venues des clients, comme dans le silence d'un monastère. Il suffit de bien le vouloir et de savoir y faire attention.

Il favorise d'ailleurs la lutte contre les défauts particuliers à telle ou telle profession. Puisque chaque métier comporte des risques et des périls moraux qui lui sont propres, on est tenu de se mettre en garde contre eux : on y parvient en se recueillant sous la main de Dieu.

Le recueillement, qui nous donne le sentiment continuel de la présence divine, nous aidera enfin à combattre le défaut qui se retrouve dans toutes les professions sans exception aucune : la tendance à la paresse.

Il y a beaucoup plus de genres de paresse qu'on ne le croit ordinairement. Il y a la paresse physique, qui nous engage à rester dans notre lit ou sur notre fauteuil au lieu d'aller accomplir les besognes nécessaires ou prescrites. Il y a la paresse intellectuelle, qui nous porte à nous contenter d'à peu près, à reculer devant les études d'où résulteraient pourtant un progrès et un bénéfice pour nous-mêmes comme pour nos employés. Il y a la paresse morale, cette aboulie qui fait qu'on ne sait prendre aucune décision énergique et qu'on s'enlise dans la routine. Peut-être même, dans quelques cas, le respect humain peut-il lui-même être ramené à l'une des variétés de la paresse. Or tout cela est très mauvais pour les intérêts de notre âme comme pour le succès de nos carrières. Un chrétien digne de ce nom, qui veut travailler pour le ciel en même temps que pour la terre, qui veut surnaturaliser l'exercice de ses devoirs professionnels, doit commencer à extirper ce vice radical. Il y parviendra par la prière, l'effort, le recueillement qui l'unit à la volonté de Dieu, sans diminuer sa nécessaire activité humaine.

De même qu'on accuse à tort les catholiques de moins briller dans leurs professions, ainsi un dicton bien connu veut qu'il n'y ait de chance que pour... les malhonnêtes gens. Superstition ridicule et dépourvue de toute base, mais superstition assez généralement répandue. En quoi la pratique de la vertu, la fidélité au devoir peuvent-elles diminuer les chances de succès d'un homme ? Sans doute elles lui interdiront de recourir à certains procédés illégitimes et déshonorants ; mais cela est plutôt une sauvegarde. Les fortunes trop vite et trop mal gagnées s'effondrent plus rapidement encore ; les aventures des grands brasseurs amoraux d'affaires se terminent souvent sur le banc de la correctionnelle. Dans le courant normal d'une vie laborieuse, l'observance de la loi chrétienne ne peut au contraire qu'aider aux chances personnelles de chaque professionnel, puisqu'elles développent en lui des qualités de force, de justice, de prudence, aussi avantageuses pour la bonne marche de sa maison que pour son avancement spirituel.

En fait, les preuves de cette vérité ne manquent pas. Il n'y a qu'à lire dans le Martyrologe l'éloge des saints et des bienheureux qui ont gagné les palmes célestes par l'observance de leurs devoirs d'état. Actuellement plusieurs procès de béatification sont pendants devant la Congrégation des Rites, au sujet de personnages dont la vertu s'est manifestée spécialement dans l'exercice de leurs obligations professionnelles : celui de Camille Féron-Vrau, entre autres. Le Midi de la France a produit, il y a quatre-vingts ans, un modèle de piété que l'on appelait Félix Longueville, plus connu sous le nom légendaire de « *l'épicier de la Drôme* ». Félix Longueville était un pauvre garçon sans le sou qui parvint à monter d'abord un petit commerce, puis à développer sa maison d'une façon extraordinaire, tout en poussant presque jusqu'au scrupule l'observance des lois religieuses. Cela ne l'empêcha nullement de faire fortune ; ses longs pèlerinages, ses pratiques de dévotion ne nuisirent nullement à ses affaires, si bien qu'au bout d'un certain temps il put, sur ses bénéfices, donner les plus larges offrandes à toutes les œuvres catholiques, notamment

à la Propagation de la Foi. Il semble que plus il dépensait pour le bien, plus l'argent affluait dans ses coffres, d'où il savait le retirer à propos pour en faire un excellent usage. C'est un cas exceptionnel, dira-t-on. C'est un cas qui deviendrait courant si tous les professionnels de chaque métier avaient le même esprit de foi.

III

Celui qui veut exercer sa profession dans un esprit surnaturel devra d'abord se plier aux pratiques extérieures recommandées par l'Eglise. En plus de l'obéissance aux lois formelles, assistance à la messe dominicale, respect du repos dominical, stricte exécution des devoirs imposés, il s'astreindra à la prière du matin et du soir. Si le temps lui fait défaut, il pourra abréger cet acte de piété. Le bon Dieu aime moins les longues formules récitées par routine qu'une oraison brève, mais ardente et sincère. La prière du matin permet de sanctifier par avance toutes ses actions de la journée, et elles sont nombreuses dans n'importe quel métier, en les offrant au Seigneur. La prière du soir renouvelle cette consécration de l'activité quotidienne ; de plus, grâce à l'examen de conscience qu'elle contient, elle présente l'occasion de se rendre compte de ses défaillances, de réparer ses fautes, de faire son bilan spirituel.

Ces exercices extérieurs ont une utilité trop peu comprise. Ce sont les grandes manœuvres de la vie spirituelle. Qui les oublie tombe dans la tiédeur et de là dans l'indifférence. Qui les exécute froidement n'en retire qu'un fruit médiocre. Mais celui qui s'y livre avec toute son âme reçoit immanquablement les grâces qu'il a implorées avec l'attention, le respect, la ferveur, la confiance, la persévérance qui doivent caractériser ces prières. Humainement parlant, ces prières forment une oasis de calme dans le tumulte des jours laborieux. Au point de vue religieux, elles orientent fréquemment et quasi constamment toute existence, même la plus vulgaire, vers le ciel.

Mais si l'on veut bénéficier de ces avantages, il faut que les gestes extérieurs de dévotion coïncident avec les sentiments profonds de l'âme. Le manouvrier qui dirait : « Mon Dieu, donnez-moi le courage », et qui resterait paresseusement étendu sur son lit au lieu de se rendre au travail, n'aurait nullement droit de compter sur l'assistance divine. Toute prière verbale doit être simplement l'extériorisation, la manifestation d'une pensée intime de foi, d'espérance et de charité.

Que l'on ne vienne donc pas dire : « Je voudrais bien être pieux ; mais d'abord je n'ai pas le temps, et puis je n'ai pas le goût. » — La question de temps, nous l'avons dit déjà, n'en est pas une. L'existence la plus surmenée laisse toujours une minute par jour, et Dieu n'en demande pas davantage si on ne peut lui donner plus. Quant à la question de goût, il faut bien se souvenir que la prière n'est nullement une effusion sentimentale, mais un acte de volonté. Et si la volonté d'un professionnel quelconque est fermement aiguillée vers la justice, vers la charité, vers le devoir, l'expression de cette ligne de conduite ne risquera pas de lui manquer. Dieu n'exige pas qu'elle soit littéraire. Ce qu'il exige, c'est l'adhésion complète de l'esprit, de l'énergie, du cœur, et de la pratique constante. Voilà ce qui est essentiel.

Quoique bien décidé à remplir, dans l'exercice de son métier, toutes les observances imposées par la foi, on peut se trouver en pratique gêné par certains commandements positifs. Un notaire, un médecin, sont appelés le dimanche auprès d'un mourant à l'heure exacte où sonne l'unique messe de leur village. Ils doivent naturellement renoncer à l'audition de cette messe pour accomplir l'autre devoir, également voulu par Dieu, qui consiste à porter au mourant le secours de leur ministère. Cette dernière obligation l'emporte sur l'autre, à cause de la gravité particulière des circonstances et parce que les règles strictement ecclésiastiques n'obligent pas, suivant la formule canonique, *cum tanto incommodo*, c'est-à-dire avec les inconvénients graves et les conséquences importantes qui résulteraient d'une obéissance pharisaïque à la lettre de la loi. Là, comme toujours, c'est l'esprit qui vivifie.

Certaines professions rendent presque impossible, pratiquement, à leurs membres la participation au culte extérieur, officiel de l'Eglise. Le voyageur ne pourra pas toujours faire maigre le vendredi à sa table d'hôte. Le chauffeur des hauts-fourneaux, le mécanicien d'une locomotive, ne pourront pas interrompre leur service pour satisfaire leur piété. Il ne s'agit plus, ici, comme tout à l'heure, d'un cas fortuit, d'un événement exceptionnel, mais d'une pratique courante, continuelle. L'Eglise, quand même, toujours si maternellement perspicace et indulgente, acceptera cette raison comme une excuse légitime. Elle demandera simplement à celui de ses fils qui ne peut pas s'unir à ses prières officielles, de faire tout ce qui est en lui pour maintenir dans son âme les vertus théologales et cardinales, l'esprit religieux, la communion intime avec les fidèles et avec Notre-Seigneur.

Dans ces conditions, personne ne saurait dire qu'il ne peut pas sanctifier sa carrière. Ce qui est exigé, c'est simplement le possible. Or il est toujours possible de s'élever vers Dieu, d'une façon ou de l'autre. Plus une âme s'élève vers Dieu, plus sa vie, même professionnelle, en est surnaturalisée.

Mais dans leur ensemble, les professions opposent rarement des obstacles à la pratique d'une vie fermement chrétienne. Puisqu'on a six semaines pour faire ses Pâques, qui ne peut accomplir le devoir pascal ? L'obligation du jeûne tombe d'elle-même devant un travail vraiment pénible, ou quand il s'agit d'une santé fragile. Et dans la plupart des villes, même les plus petites, on peut toujours s'évader de sa boutique une demi-heure, le dimanche, pour aller à l'église voisine. Il est même partout possible de communier fréquemment, ce qui est d'une importance capitale pour qui veut vivre sa vie de chrétien. Il suffit de vouloir énergiquement faire ce qu'on doit.

Ce qu'il y a de plus gênant, et par conséquent de plus fructueux pour le ciel, c'est de plier son âme et sa pratique aux grandes règles du Décalogue : ne jamais frauder, ne jamais mentir, ne jamais pécher en aucune matière. Quiconque est doué d'une conscience vraiment chrétienne saura s'interdire tous les actes mauvais et s'imposer tous les sacrifices nécessaires pour accomplir intégralement la loi.

Si l'on veut d'ailleurs éviter les chutes ou se relever plus promptement après un moment de faiblesse, il sera bon de s'accoutumer à pénétrer d'esprit chrétien son activité professionnelle.

Ainsi, par exemple, pourquoi ne s'habituerait-on pas à commencer et à terminer chacun de ses différents travaux de la journée par une petite prière ? Cela n'est nullement obligatoire. Mais c'est tout de même excellent. On dira : « Mais ce n'est pas pratique. Comment, dans un atelier, au milieu de camarades indifférents ou hostiles, faire un signe de croix dix fois par jour, me mettre à genoux pour invoquer Dieu ? » — Cela n'est pas du tout nécessaire. Une manifestation extérieure de piété, dans certaines circonstances, aurait plus d'inconvénients que d'avantages, puisque, malheureusement, l'état actuel des esprits lui donnerait une tournure un peu ridicule qui tournerait au détriment de la religion. Ce serait même, assez souvent, une occasion de blasphèmes ; sans compter que cela risquerait de rendre la vie intenable à la petite couturière, au jeune apprenti, qui accomplirait ce rite chrétien au milieu d'un atelier ou d'un chantier incroyant.